

## LE GRAND ATLAS, LA PREMIÈRE CARTE ET LE MYSTÈRE DU BOIS GEORGES

Pascal BREITENBACH

*À quoi bon la liberté, sans espace vide sur la carte ?*

Aldo LÉOPOLD, Almanach d'un comté des sables.

Dans la famille d'un ingénieur sorti du rang en grim pant avec entrain dans l'ascenseur social des Trente glorieuses, il était bon, dans la perspective de son avenir, de mettre à disposition de la progéniture les bases documentaires de la connaissance. Avec une encyclopédie en quatre tomes, le GRAND ATLAS MONDIAL fit partie du trousseau du foyer : quarante centimètres de haut, couverture cartonnée verte, lettres d'or, dos en toile écrue débordant sur les plats à la manière d'une marge sur une feuille d'écolier. Le grand livre ne m'était pas d'emblée destiné vu que j'étais le petit dernier d'une fratrie de trois, une sorte de distancé du peloton, qui a cru comprendre plus tard la reconnaissance qu'il devait à la brillante carrière du médecin japonais Ogino, propageant après-guerre, et avant la pilule, une méthode contraceptive fertile en rebondissements. Au moment où la bibliothèque prit ainsi du volume, je débutai ma primaire avec une maîtresse strasbourgeoise proche de la retraite, née avant 1918 probablement allemande, venue tout droit des temps anciens où les gauchers devaient être redressés en apprenant à écrire de la main droite ; pédagogie maladroite qui me fit intégrer de force la minorité invisible des gauchers contrariés, forte malgré tout de quelques belles réussites : Charlie Chaplin, Roland Barthes, Michel Serres.

Je vous parle d'un temps des années soixante, il y a soixante ans.

Au commencement du Livre, siégeait l'Univers et une double page représentant le système solaire. J'appris l'ordre des planètes, certaines solides, d'autres gazeuses. Elles étaient neuf depuis 1930,

elles ne sont plus que huit depuis 2006 et le déclassement de Pluton en planète naine. L'homme a mis son grain de sel jusque dans la ceinture de Kuiper.

Il y avait aussi ces tableaux de données sur les océans, mers, fleuves, lacs, sommets, pays, villes. Autant de classements que je mémorisai sans effort à force de les relire. Intercalée entre Supérieur et Huron la mer d'Aral avait la superficie d'un Grand lac, le K2 se nommait Godwin-Austen, le Soudan était le plus grand pays d'Afrique, l'URSS faisait quarante fois la France et Paris était la quatrième agglomération du monde, loin après New-York et Tokyo, juste derrière Londres, avec un écart si ténu qu'il trahissait de toute évidence la mauvaise foi de l'éditeur anglo-saxon, agent de l'impérialisme du plan Marshall. Entre deux géographies l'histoire fait son nid.

Il ne s'agissait pas pour autant de toponymes totalement abstraits car j'étais capable de trouver chacun d'eux dans les dizaines de cartes qui suivaient, sans avoir recours aux cinquante pages de l'index : lacs Ladoga et Onega, Houang-ho, Chimborazo, Titicaca, Popocatepelt ou Zambèze étaient vite pointés du doigt.

Je passais des centaines d'heures à imprimer mentalement chaque carte, suivant les routes de ville en ville, descendant les fleuves, traversant les plateaux, gravissant les montagnes. J'étais porté vers ces lointains platoniques, entraîné par cette géographie de l'esprit : j'imagine ce qui est sur la carte. Je me souviens des figurés tiretés incertains du Sahara : pistes, cours d'eau intermittents, marais ou plans d'eau improbables, géométrie variable du lac Tchad ; de l'immense meringue saupoudrée de sucre glace du plateau tibétain ; des trois géants sibériens s'écoulant parallèlement des montagnes d'Asie centrale vers l'océan gelé : Ob, Iénisseï, Léna ; de la guirlande lacustre d'Afrique de l'est : Victoria, Tanganyika, Nyassa ; de la banane rock des Célèbes ; de la barbiche des îles Aléoutiennes dont le rapprochement avec celle de Lénine m'incline à penser qu'il n'aurait vendu l'Alaska comme le fit Alexandre II, équipé lui de superbes favoris mais glabre du menton ! J'ai découvert que l'Orange est un fleuve, et l'Amour aussi.

Cependant même sur le papier la Terre reste vaste et la mer n'était déjà pas mon fort. Je n'ai jamais su naviguer avec une bonne visibilité entre les archipels micro, méla et poly-nésiens, dispersés dans l'océan Pacifique ; à peine plus du tiers de la surface terrestre négligé, de part et d'autre de la ligne de changement de date découpant nos planisphères.

Longitude et latitude me sont devenues familières, ce qui me permettra d'inaugurer le cours de géo de sixième par un 20/20 à la première interro : « placez ces points sur le planisphère à l'aide de leurs coordonnées. »

Le plus grand des livres sera le plus important de ma vie.

Nous quittâmes la ville pour la campagne, à quelques kilomètres de la plus grande forêt du Nord. Un jour arriva chez nous un grimoire enluminé, que j'ai là sous les yeux : FORÊT DE MORMAL -

FORÊT DOMANIALE – 59 – NORD – SURFACE 9 168 hectares - CARTE AU 1/25 000 - Éditée par l'OFFICE NATIONAL DES FORÊTS - Imprimée par l'INSTITUT GÉOGRAPHIQUE NATIONAL. À une époque où la Série violette de l'IGN, ancêtre de la Série bleue, ancêtre de la Top 25, n'existait pas encore ; où les cartes topographiques étaient stockées à plat dans les tiroirs larges et minces des meubles de rares librairies (la feuille au 1/25 000 étant référencée du nom de la 1/50 000 tutélaire, selon un carroyage couvrant l'hexagone, suivi de deux chiffres en fonction du quart concerné : de 1-2 au nord-ouest à 7-8 au sud-est) ; cette 1/25 000 pliée était une pionnière. Une vision d'avenir qui me fit entrer des années en avance dans la représentation concrète du proche, de la géographie du regard : je vois ce qui est sur la carte. Le changement d'échelle après l'atlas fut vertigineux, les méandres de la Sambre remplacèrent ceux du Mississippi.

Je ne peux dire ce qui me captivait dans cet objet, l'esthétique ou le potentiel de découvertes. À dix ans j'en déchiffrais le moindre symbole et je guidais les copains dans des virées à vélo, sur mon demi-course Peugeot à quatre vitesses équipé de sacoches, jusqu'à l'étang David, à l'autre bout de la forêt. Sur le côté de la carte dépliée se trouve une liste des « points importants », à laquelle j'ajoutai, de mon écriture de cours moyen la plus appliquée, la distance pour chacun depuis la maison. En remesurant quelques segments je constate que si certains sont bien calculés, la plupart le sont sur une échelle double de 1/12 500, aboutissant à une sous-estimation involontaire qui s'avérera finalement habile. Après quelques sorties, l'affaire étant remontée aux oreilles parentales réprobatrices, je dégonflai l'aventure : quatorze kilomètres pour notre point le plus éloigné n'étant pas la mer à boire, alors que j'en compte plutôt vingt-deux aujourd'hui. Il faut dire que dans l'usine où travaillaient les pères de ces vaillants explorateurs, le mien était responsable de leur sécurité... J'ai le souvenir d'être retourné seul outre-bois, peut-être en raison d'oukases familiaux collatéraux. Cette première rencontre avec la cartographie au 1/25 000 conforta ma vocation, je serai géographe.

La fascination esthétique pour la représentation à grande échelle se conjugue avec l'envie inépuisée de lui faire dire tout ce qu'elle montre. La première séance de travaux pratiques de commentaire de carte en faculté de géographie fut un bonheur et une révélation : on pouvait faire métier de lire les cartes. Les cartes topographiques m'ont guidé dans tant de périples que j'en fais une sorte de collection. Il en est une en trois exemplaires élimés qui m'a suggéré l'inspection des recoins non identifiés de mon terrain de thèse alpin. Aujourd'hui, je télécharge le Scan 25 dans le système d'information géographique de mon ordinateur au bureau. J'embarque les dalles cartographiques dans mon smartphone pour le travail de terrain qui reste pour moi un plaisir ; chacune est un nouveau monde qu'arpente le point de positionnement. Je peux agrandir au 1/10 000 ou plus afin de soulager mes yeux fatigués pour fouiller le creux des courbes de niveau, trouver la maison oubliée dans la friche, la cascade ignorée, le rocher qui pointe dans le bois.

Il y a quand même un revers à la souplesse permise par le numérique, suite de distensions et de contractions de la carte, c'est de faire perdre une des deux échelles au géographe. Les logiciels de bureau ou les visualiseurs de cartes en ligne prétendent afficher à une certaine échelle exprimée par une fraction, or elle est, d'après mes mesures sur des écrans de différentes tailles, toujours fausse.

L'heure de gloire de l'échelle graphique a sonné, à tous les rapports elle reste juste.

Cette carte de la forêt de Mormal fut pourtant source d'une terrible frustration. Majorée d'un kilomètre de papier à l'est, à peine quatre centimètres, où avec un cadrage un peu plus oriental, on y aurait vu notre maison et, surtout, le mystère de l'étang du bois Georges eut été probablement résolu. Le bois se trouvait en face de chez nous, de l'autre côté d'une petite route. Si l'exploration verticale des premiers arbres me tenta d'emblée, je fus moins intrépide sur le plancher des vaches. Il m'a fallu environ un an avant d'oser m'enfoncer sous le couvert au point de perdre de vue la lisière et la maison, comme un marin laisse la côte et le port s'effacer. M'étant enhardi au large, peut-être en compagnie de Rahan, je découvris un jour quelque part au cœur du bois un plan d'eau à peine visible, dissimulé par un fatras d'arbres couchés et de branchages. La berge était difficilement atteignable, cernée par une terre spongieuse, gourmande de mes bottes. Je tentai d'y retourner plusieurs fois. Sans aucun repère pour le retrouver, le succès resta hasardeux ; il m'était plus facile de mettre la main sur les sources du Nil ! La quête de l'étang évanescent fleurait l'aventure engagée, par son cheminement incertain et le trouble du lieu. Les tribulations de mon inconscient en gestation y investirent peut-être quelques autres mythes fondateurs, la piste du trésor de la Sierra Madre dans la peau d'Humphrey Bogart ou le secret du maquis sur le plateau des Glières, dominant le village de nos classes de neige, en résistant anonyme.

Un jour, le grondement de tronçonneuses retentit par endroits. Il fallut aller voir à l'intérieur du bois pour constater que les gros arbres disséminés étaient coupés l'un après l'autre. Ce fut l'occasion de jouer dans les vides entre les grumes empilées au bord de la route et de se planquer derrière pour fumer du sureau avec les copains, toutes choses accomplies sans autorisations bien-sûr. Puis vint un bulldozer qui arracha tous les autres arbres de tout le bois, entassés ensuite en andains cyclopéens ! L'étang fut démasqué, entouré d'un maigre rideau d'arbres épargné au milieu du charnier de troncs et de souches fracassés par cette déflagration apocalyptique. J'avais dix ans, j'étais abattu, traumatisé. Le propriétaire, qui aurait été un noble belge en ces terres ouvrières, fera planter à la place de l'épicéa, essence de rapport, plastique et à croissance rapide comme disent les forestiers, mais incongrue à 140 mètres d'altitude par 50° nord et 4° est, si loin des montagnes et de la taïga.

L'enrésinement subventionné des plaines commençait.

Un demi-siècle plus tard, grâce aux vues aériennes en ligne, je peux objectiver mes souvenirs. Les terrains de l'usine démantelée sont en partie devenus une réserve naturelle. Le bois Georges faisait un kilomètre de long sur deux à quatre cents mètres de large ; la photographie aérienne de juillet 1971 le montre à moitié rasé. L'étang est à trois cents mètres de la maison. Vu à une échelle affichée de 1/1 000 et réelle d'environ 1/700, il est désormais nettoyé, une route goudronnée conduit à un parking, des voitures sont garées près d'un bâtiment et plusieurs pontons sur ses berges semblent indiquer qu'il est aménagé pour la pêche. Ne le mentionnant pas, la feuille 1/50 000 de 1950 ne m'aurait été d'aucun secours. La carte 1/25 000 actuelle le représente. Que j'aimerais voir celle de l'époque ! L'étang caché y figure-t-il ?

Sans elle, le mystère demeure.